
Documents sauvegardés

Dimanche 29 août 2021 à 18 h 34

1 document

Par Université de Rennes 1

Sommaire

Documents sauvegardés • 1 document

Libération

28 août 2021

«Il faut se laisser toucher par le monde»

Devenir soi (7/7) Trouver sa place au sein du monde et de la nature, se renouveler ou s'affirmer ? Cet été, Libération explore les changements existentiels, les bifurcations professionnelles, intimes, familiales ...

3



Nom de la source

Libération

Type de source

Presse • Journaux

Périodicité

Quotidien

Couverture géographique

Nationale

Provenance

France

Samedi 28 août 2021

Libération • p. 16,17 • 1838 mots

«Il faut se laisser toucher par le monde»

Recueilli par Clara Guillard et Thibaut Sardier Dessin Xavier Lissillour

Jean-Philippe Pierron Pour le philosophe, être soi c'est d'abord être en relation avec les autres humains mais aussi l'ensemble des vivants : végétaux, animaux, minéraux... Accepter cette altérité n'est pas un abandon, mais un enrichissement du «je».

p. 16



p. 17



Devenir soi (7/7) Trouver sa place au sein du monde et de la nature, se renouveler ou s'affirmer ? Cet été, Libération explore les changements existentiels, les bifurcations professionnelles, intimes, familiales ou spirituelles. Lâcher prise, accepter ses limites, les repousser, partir à l'aventure, s'accomplir intellectuellement ou physiquement

U

n arbre dont l'ombre vous rafraîchit l'été, les pelouses humides d'un jardin public, l'écume des vagues, un face à face avec un animal sauvage Qu'ils soient ordinaires ou spectaculaires, on n'ose pas toujours partager nos souvenirs de nature, par peur de passer pour sensible ou fragile. Le philosophe Jean-Philippe Pierron nous invite pourtant à y revenir, et à oser en parler. Car pour lui, le meilleur moyen d'être soi est de sentir la richesse des liens qui nous

unissent aux végétaux, aux animaux, et même aux minéraux. Sans ces connexions qui sont autant d'interdépendances, impossible de vivre, dit-il dans son dernier livre Je est un nous (Actes Sud). Plutôt que de réfléchir à nos existences en nous regardant le nombril, il nous en-

DR

joint à faire nos «écobiographies», qu'il présente comme un «déchiffrement du soi vivant avec un territoire, dans et avec un souci de la Terre». Car non, se lier au vivant n'est pas un asservissement mais plutôt une «augmentation» de soi, qui peut nous aider à échapper aux mirages de la technologie et de la société de consommation. L'écobio-

graphie serait donc un exercice poétique et politique, un chemin vers la préservation de nos conditions de vie sur terre.

Vous nous invitez à faire notre «écobiographie» pour prendre conscience de tout ce qui nous relie au monde. Qu'est-ce qui change par rapport à une simple biographie ? C'est une question de théorie sur ce qu'est l'identité personnelle. Nous héritons d'une longue tradition cartésienne où l'identité est stable, permanente et presque inaltérée de la coïncidence à soi. Pourtant, des philosophes comme Paul Ricoeur ont montré que l'on pouvait aussi parler d'identité narrative, c'est-à-dire se définir à travers des expériences d'altérité, qui nous transforment et, précisément, nous «altèrent». Une telle conception nous fait prendre conscience de l'ouverture de

© 2021 SA Libération. Tous droits réservés. Le présent document est protégé par les lois et conventions internationales sur le droit d'auteur et son utilisation est régie par ces lois et conventions.



Certificat émis le 29 août 2021 à UNIVERSITE-DE-RENNES-1 à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

news-20210828-LI-172078708



soi à d'autres que soi : répondre à la question «qui suis-je ?», c'est alors raconter des histoires, dire que la définition de soi ne peut faire l'économie d'une traversée dans le temps à la recherche d'événements et d'éléments extérieurs qui nous ont transformés. L'écobiographie s'installe dans ce champ-là, elle fait état d'un ensemble de relations avec le milieu que l'on n'a pas choisi, avec lesquelles

s'écrit notre existence. Ce sont les ambiances sonores d'un lieu, les

odeurs d'une forêt, les relations que l'on a avec sa famille, ses amis, des animaux. Peut-on dire que l'objectif est de s'abandonner ? Oui, au sens amoureux du terme : s'abandonner à l'autre - humain, animal, végétal - pour se penser à travers la relation que l'on a avec lui ou elle. L'enjeu est de prendre de la distance avec une conception exaltée, presque héroïque, du sujet autonome. Depuis au moins trois siècles, elle nous dit que s'émanciper, c'est s'arracher à tous types de liens et d'aliénations, y compris vis-à-vis d'une nature pas toujours généreuse. Si elle est une conquête, cette vision risque - au motif de protéger la liberté - de balayer toutes les dépendances qui nous permettent d'exister. Aujourd'hui, le défi est donc de mieux penser nos dépendances vis-à-vis du vivant, sans pour autant abandonner le «je». Il faut oser penser des «liens qui libèrent», pour reprendre la formule de l'économiste Bernard Maris, qui critiquait le modèle de l'homo economicus, un être sans lien qui n'est que dans la logique du calcul, pris entre la peur et la jalousie vis-à-vis de ses semblables. Pour nous libérer de cette conception, il nous faut mettre en valeur nos expériences de nature. Certaines sont extraordinaires, comme la rencontre entre la philosophe

Val Plumwood et un

crocodile qui l'attaque : elle prend alors conscience de sa place de proie et de sa fragilité, ce qui lui permet de se défaire d'une forme de «chauvinisme humain». En ce qui me concerne, je n'ai rien vécu de tel, mais le souvenir de l'observation d'une sangsue dans l'eau lorsque j'étais enfant, le fait de planter un arbre ou d'enlacer un

tronc en me promenant en forêt, sont des façons de prendre conscience de ces liens, avec pudeur et poésie.

Vous nous poussez aussi à nous projeter dans d'autres entités, comme le philosophe Aldo Leopold qui appelle dans un texte célèbre à «penser comme une montagne». Evidemment, une montagne ne pense pas. Mais pourtant, inviter à le faire implique de se déporter, par un exercice d'imagination, de sa position de sujet omnipotent pour oser prendre le point de vue de l'autre et ici, l'altérité est particulièrement radicale ! Aldo Leopold était un forestier, gestionnaire des grands parcs américains : ce besoin de passer par la poésie pour parler de son travail montre la nécessité de recourir à ce registre pour poser des questions qui échappent aux approches scientifiques et techniciennes. Ce déport est d'abord temporel : une vie humaine est minuscule à l'échelle du temps géologique mais s'inscrit dans une temporalité plus longue et vaste. Il permet à la fois de réarticuler le temps humain avec le temps cosmique, mais aussi de considérer qu'il peut y avoir d'autres intérêts que nos intérêts immédiats. On sort ainsi de la logique utilitariste qui n'a de cesse de «dévisager» le monde - c'est-à-dire se demander ce que l'on pourrait en faire pour satisfaire son intérêt, sa production - pour tenter de

l'«envisager», c'est-à-dire se laisser affecter et toucher par lui.

Comment amorcer ce mouvement écobigraphique à une échelle plus collective, susceptible de répondre aux urgences écologiques ? La conception relationnelle de l'identité vaut pour les personnes mais aussi pour les collectifs et les institutions. Sur le plan institutionnel, on voit émerger des initiatives intéressantes pour faire reconnaître le statut juridique d'un fleuve ou

d'une vallée, ou pour reconnaître le crime d'écocide. Au niveau des collectifs, on peut avoir une conception relationnelle de ce qu'est une communauté politique ou un groupe social. On le voit avec le retour des communs ou la création des ZAD. Ces zones d'aménagement

différé ont été subverties en «zones à défendre» dans un langage de résistance, puis en «zone d'aménagement différent» dans un langage de la consistance. Ce sont des utopies concrètes qui agissent. Il peut y avoir de petites ZAD domestiques, dans l'art d'être soi, de penser sa maison, son appartement, sa mobilité, ou bien dans les entreprises qui repensent elles aussi leur raison d'être. L'enjeu est de re-territorialiser

des pratiques dont on a l'impression qu'elles échappent à nos prises. Face au grand paradigme extractiviste, capitaliste, il faut se donner une «prise de terre», sortir d'une approche administrative des questions pour oser les re-poétiser. En architecture par exemple, le label «haute qualité environnementale» intègre immédiatement les questions écologiques dans le champ de la norme et replace donc cette question dans la culture du contrôle. Au contraire, on

pourrait penser une haute qualité environnementale «sensible», au sens qualitatif et pas quantitatif. Voilà qui confronte les conversions «écobiographiques» à la réalité d'un système social et économique peu en prise avec ces questions.

La force du capitalisme est d'arriver à absorber tout ce qui peut le critiquer, si bien que l'écobiographie peut aussi devenir un marché. L'idée d'habiter des cabanes «en

pleine nature» peut **se** solder par la construction de centres de vacances en cabanes 4 étoiles. **Il faut** ainsi trouver les moyens d'un nouveau discernement, pour saisir comment la force du marché provoque une confusion entre nos désirs et nos envies. Car l'opposition fondamentale n'est plus entre l'avoir et l'être mais entre l'envie et le désir : **il faut** travailler sur la consistance de nos désirs, devenir les sujets de nos désirs, et s'extraire d'une machine qui trahit ces désirs pour créer des envies. C'est ce que fait le numérique avec la personnalisation des contenus et la publicité ciblée : on finit par croire que nous sommes ce dont nous avons envie. **Il faut** ériger des sas pour que les sujets soient désirants et non plus envieux seulement.

Vivre en cohérence totale avec un mode de vie respectueux de ces liens avec le vivant est une gageure. Comment être tolérant avec soi-même ? Je pense que la trajectoire de la vie bonne et cohérente n'est pas rectiligne. En matière d'écologie, **il faut**

résister à l'intransigeance éthique et morale qui rend nos objectifs inatteignables. Une telle attitude peut conduire à une héroïsation de

l'action écologique, ou au contraire à un

relâchement cynique de nos exigences au nom du «on n'y arrivera jamais». L'exigence éthique impose de **se** frayer une voie entre les deux. Ce n'est pas une lâcheté d'admettre que nous sommes pris dans des formes de vies porteuses d'une inertie énorme, et qu'**il faut** du temps pour les changer : les infrastructures dont nous héritons - routes, réseaux d'eau, mais aussi

remontées mécaniques et stations de ski ! - n'évolueront pas d'un claquement de doigts. Vous pourriez répondre que cela n'est pas compatible avec l'urgence écologique. C'est pour cela que la question du discernement éthique doit intégrer plusieurs échelles : nos actions immédiates, nos choix à moyen terme et l'impératif de penser comme une montagne. **Il faut** articuler ces temporalités et les synchroniser. La cohérence **se** déploie dans le temps.

Vous terminez votre livre par une série de questions grâce

auxquelles nous pouvons entamer une écobiographie. Elles rappellent un peu celles du sociologue Bruno Latour, qui invitait à écrire des cahiers de doléances pour mieux travailler les enjeux de la transition écologique. Qu'est-ce qui relie ces deux questionnaires ? **Il** y a en effet un air de famille lorsque nous affirmons que nos vies ne doivent plus être pilotées par une gouvernance des nombres ou par des indicateurs de big data, mais par des recueils, au sens presque poétique de l'expression. **Il faut** inventer

de nouvelles manières de dire ce qui compte pour nous et s'opposer à la comptabilisation du réel. Mais nous n'entrons pas dans cette problématique de la même façon. Latour agit en sociologue et philosophe des sciences, et **se**

confronte directement à des enjeux politiques. Pour ma part, je me

concentre sur l'imagination et ses fonctions éthique et politique. Ce qui manque au politique aujourd'hui est la valorisation de l'imagination à la fois dans une dimension intensive qui approfondit nos manières d'être au **monde** et

nos consistances intérieures, mais aussi avec une visée prospective, qui consiste à oser imaginer d'autres possibles que ce que nous dit le discours de l'idéologie de l'expertise. La poésie ne peut cependant pas tenir lieu de programme politique.

Tout à fait. Mais cela ne signifie pas que l'on puisse s'en passer pour autant. Ce qui nous fait souffrir aujourd'hui, c'est la rationalité instrumentale, rabougrie à cause d'un manque de puissances imaginantes.?

Illustration(s) :

Je est un nous de Jean-Philippe Pierron éd. Actes Sud, 176 pp., 19 €.